









## LE SÉMINARISTE.



**N**E rencontrez-vous pas quelquefois sur votre route une longue file de jeunes gens vêtus de noir ? Ils marchent deux à deux ou trois à trois, en bon ordre, comme des militaires. Mais leurs yeux baissés, leur contenance calme, leur air modeste, indiquent assez que ces jeunes gens appartiennent à une milice sacrée dont les armes et dont les combats sont purement spirituels. Ce bataillon silencieux qui s'avance à pas lents et mesurés, vous le reconnaissez facilement : c'est un corps de séminaristes. En approchant un peu, vous apercevez tantôt des figures fraîches, épanouies, insouciantes ; tantôt des visages déjà sérieux, des mines graves et presque sévères ; ici des traits nobles et distingués, là des physionomies communes ou insignifiantes. Ces jeunes gens de tout âge, de toute taille et de visages si différents, portent cependant répandue sur toute leur personne une teinte uniforme de douce résignation, de pieuse mélancolie, qui fait ressembler la bande entière à un troupeau de victimes que l'on mènerait au sacrifice. C'est qu'en effet ces jeunes séminaristes doivent un jour sacrifier à Dieu leur jeunesse, leurs plaisirs, leurs passions, leur cœur, leur esprit, leur vie en un mot. L'idée d'une abnégation aussi complète vous fait regarder avec intérêt ces lévites adolescents. Suivons-les donc dans leur promenade, et pénétrons ensuite avec eux dans l'intérieur du séminaire. Là, nous verrons de nos yeux ce qu'ils font et ce qu'ils sont ; nous assisterons à leurs études, à leurs exercices religieux et à leurs récréations. Nous jugerons de leur caractère et de leurs habitudes ; nous examinerons enfin comment ils se préparent à renoncer aux joies et aux vanités du monde.

Il y a dans les séminaires des natures d'élite, des natures vulgaires, et des natures

vicieuses. Ces dernières s'y trouvent heureusement en petit nombre. Aussi nous nous contenterons de signaler leur existence. Nous appelons vulgaires ces jeunes gens dont l'esprit est épais, le cœur sec, l'intelligence grossière. Les séminaristes de cette trempe ne sont ni heureux ni malheureux. Ils ne sentent rien, ils ne comprennent rien ; ils ne connaissent pas la portée de ce qu'ils font et de ce qu'ils voient faire. Ils n'aperçoivent dans l'exercice du sacerdoce qu'une série de pratiques mystérieuses, de cérémonies inintelligibles. Ils croient aveuglément à tout ce qu'on leur enseigne, sans réflexion, sans examen. Ils récitent du bout des lèvres des prières sublimes dont ils ne soupçonnent pas le sens. Ils ne font pas le mal, mais ils ne font pas le bien. Incapables de s'appliquer à l'étude, ils recherchent avec empressement les fonctions manuelles dont l'exercice leur est abandonné par leurs camarades. Ils passent leur temps à ployer et à reployer les linges sacrés. Ils aiment à plisser les aubes, les surplis, les rochets, les nappes d'autel. Ils font volontiers l'office de bedeaux, de sacristains, de tapissiers, de lingères et de repasseuses. Ils placent la cire dans les flambeaux, ils allument les cierges, ils disposent les tentures, ils arrangent avec symétrie les vases sur l'autel les jours de fête. Ils possèdent la théorie de l'art d'encenser à la grande et à la petite chaîne. Ils ne manquent jamais de se lever, de s'agenouiller, de s'asseoir à propos durant les offices. Enfin ils connaissent à fond l'étiquette des chœurs et font à merveille le service des sacristies.

Mais à côté de ces êtres insignifiants nous trouvons aussi, et en grand nombre, des jeunes gens laborieux et intelligents, aimant à s'instruire et à penser. Ceux-là sont pieux avec discernement, ceux-là sentent et comprennent. C'est parmi eux que nous choisirons un type. Même, si vous le voulez bien, nous baptiserons notre séminariste, et nous l'appellerons Louis Benoît. Louis est un brave jeune homme, animé de bonnes intentions, aimant Dieu, et s'acquittant ponctuellement de tous ses devoirs. Son enfance s'est écoulée dans le presbytère d'un oncle, curé d'un village de Bretagne. Louis est entré fort jeune au séminaire ; aussi cet asyle respectable lui tient-il lieu de foyer paternel. Il n'en sort qu'une fois par semaine, pour se promener avec ses camarades ; et tous les ans, au mois d'août, pour aller passer les vacances en Bretagne. Il n'entrevoit le monde qu'à cette époque, pendant six semaines, et encore son monde à lui, c'est le presbytère d'un petit hameau. Louis remporte chaque année tous les premiers prix de sa classe ; il explique Tacite à livre ouvert, et sait par cœur plusieurs chants de l'Iliade. Car dans les séminaires l'étude des langues anciennes est portée aussi loin que dans les collèges royaux. Benoît est très-fort en histoire, c'est-à-dire qu'il possède parfaitement la connaissance des faits et des dates. Mais ne lui parlez pas de la philosophie de l'histoire, il ne se doute même pas qu'une telle science puisse exister. Quant aux événements qui se sont passés en Europe depuis 1789, Louis n'en a qu'une idée très-vague ; car il n'a eu entre les mains que le résumé orthodoxe du révérend père Loriguet. Il a compris par la lecture de cet ouvrage qu'il y a quelque cinquante ans la populace de Paris s'est révoltée contre son légitime souverain, a brisé les grilles des couvents et souillé les autels. Il sait qu'un officier de fortune appelé M. de Buonaparte a châtié les jacobins, a rouvert les églises et a essayé de s'asseoir sur le trône de saint Louis ; mais que sa ma-

jesté très-chrétienne Louis XVIII, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, s'étant mis à la tête de sa noblesse, et aidé par les prières du clergé, a bientôt fait rentrer le rebelle dans le devoir. En 1830, Benoit, encore bien jeune, a entendu à travers les murailles du séminaire le canon gronder, et le peuple renverser pour la deuxième fois l'antique monarchie des Bourbons. L'insurrection a même brisé les portes du sanctuaire où notre jeune lévite étudiait et priait en silence. Il a vu quelques-uns de ses camarades, séduits et entraînés par les révolutionnaires, abandonner la maison du Seigneur et jeter le froc aux orties. Alors Louis a déploré leur égarement et s'est écrié en se prosternant au pied de la croix : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Depuis cette époque, un nouveau gouvernement s'est établi, et notre séminariste, docile au précepte de l'apôtre qui a dit : « Respectez les pouvoirs constitués, » chante chaque dimanche le *Domine, salvum fac regem*. Pourtant nous ne répondons pas que son esprit soit alors d'accord avec ses paroles. Car notre Benoit, qui n'est pas un profond politique, a cependant des opinions bien arrêtées et enfermées dans le fond de son cœur. Instinctivement, sans qu'il sache pourquoi, sans que personne l'ait catéchisé, quand Louis prie pour le roi, sa pensée n'est pas aux Tuileries, mais, franchissant la distance, elle s'envole au delà des monts, traverse la frontière, et s'arrête sur la ville bienheureuse qui possède dans ses murs le petit-fils banni de Henri le Grand.

On cite souvent et avec raison l'excellente discipline de nos armées; mais celle qui régit les séminaires mérite bien autant d'être vantée. Il y a en France dans chaque diocèse un grand et un petit séminaire reconnus et autorisés par le gouvernement. Tous ces établissements sont soumis à peu près aux mêmes lois. Les conciles de Paris, de Bordeaux, de Lyon, et l'assemblée de Melun, ont arrêté d'une manière pour ainsi dire irrévocable le règlement des séminaires. Voici donc quel est l'emploi de la journée du séminariste. A cinq heures du matin la cloche le réveille en sursaut. Il se dresse aussitôt sur sa couche virginale, offre son cœur à Dieu, baise dévotement le scapulaire qu'il porte suspendu à son cou, endosse la soutane, et descend à la chapelle faire la prière en commun. L'oraison du matin dure une heure; elle est immédiatement suivie d'une messe basse; après la messe, le séminariste, préparé au travail par deux heures de méditation et de prières, passe à la salle d'étude; avant de s'asseoir devant son pupitre, il récite encore le *Veni, sancte Spiritus*, pour appeler à son aide les inspirations de l'Esprit saint, il prend ensuite ses cahiers et ses livres, et se met à l'ouvrage. Si nous jetons les yeux sur la page blanche qu'il vient de placer devant lui, nous verrons qu'elle est surmontée d'une petite croix tracée à la plume, et d'une épigraphe telle que celle-ci, *Ad majorem Dei gloriam*. Il a l'habitude de rapporter tout au ciel, et de consacrer à Dieu toutes ses œuvres, même ses traductions des bucoliques de Virgile et des Métamorphoses d'Ovide. L'étude est terminée par une autre prière qui commence ainsi : *Sub tuum præsidium confugimus*, etc. Il est huit heures alors; le séminariste déjeune frugalement et en silence, ce premier repas se compose uniquement d'un morceau de pain sec et dure dix minutes; l'étude, interrompue par le déjeuner, est reprise ensuite et suivie de la classe du matin. A onze heures trois quarts chaque sé-

minariste fait son examen de conscience dans une chambre commune qui est appelée la salle des exercices. A midi l'on dine, le dîner, un peu plus confortable que le repas du matin, est assaisonné de lectures édifiantes, telles que le Parfait Modèle, la Vie des Saints. Après le dîner, récréation. La récréation des séminaristes est tout aussi bruyante que celle des collégiens. Le jeu de balles, les barres, sont en honneur au séminaire, ainsi que dans les maisons d'éducation de l'université. Dans la cour du séminaire, nos futurs ecclésiastiques se livrent franchement à tous les plaisirs de l'adolescence. Là, ils ne sont pas obligés, comme dans les promenades qu'ils font au dehors une fois chaque semaine, de garder une attitude digne et réservée. Ils savent qu'ils sont chez eux, et ils s'abandonnent avec toute la pétulance et l'ardeur du jeune âge au bonheur de jouer, de rire, de causer, de courir et de gambader tout à leur aise. Les uns retroussent, pour être plus agiles, les pans de leur soutane dans leur ceinture ; d'autres se dépouillent entièrement de la robe noire et font mille tours et mille sauts gymnastiques. Il n'y a peut-être qu'un seul séminaire dans toute la France où il soit défendu de jouer, c'est celui de Saint-Sulpice à Paris. Dans tous les autres, les jeux sont permis, et même recommandés aux élèves. Quelques supérieurs mettent à la disposition des jeunes gens des jeux de billard, de dames, d'échecs. Les chefs des séminaires aiment en général que leurs élèves s'amuse gaiement et prennent de l'exercice. Ils craignent de les voir se former en groupes isolés et s'entretenir mystérieusement dans les coins de la cour. Les amitiés particulières sont expressément défendues. Toutes les fois qu'on aperçoit deux ou trois jeunes gens converser ensemble trop assidument, le maître surveillant a ordre de s'approcher d'eux, de les inviter à se mêler à leurs autres camarades et de leur rappeler cette sentence qui figure dans le règlement de la maison : *Nunquam duo, raro solus*. A deux heures, le son de la cloche avertit les séminaristes de cesser leurs jeux. Le silence succède aux cris bruyants. Les jeunes gens rajustent leurs habits et vont successivement à l'étude et en classe. A six heures et un quart ils se rendent à la salle des exercices pour réciter le chapelet et assister à la lecture spirituelle. A sept heures ils soupent et vont en récréation. A huit heures et demie ils font en commun la prière du soir. Enfin à neuf heures on sonne le couvre-feu, et le séminariste va dormir du sommeil du juste. Le lendemain ressemble à la veille, et ainsi des jours suivants.

Le silence le plus absolu est rigoureusement observé par les séminaristes à la chapelle, à l'étude, en classe, au réfectoire, partout enfin et en tout temps, excepté dans le lieu et à l'heure de la récréation. Depuis huit heures et demie du soir jusqu'au lendemain à midi et demi le séminariste ne doit ouvrir la bouche que pour prier ou pour répondre aux interrogations de ses professeurs. Si deux élèves étaient surpris causant pendant la prière, pendant la lecture spirituelle ou pendant la durée de tout autre exercice, cette violation du silence serait un motif suffisant pour les faire exclure à l'instant de la maison. Du jeudi au samedi saint le séminaire ressemble à un vaste tombeau, à une demeure habitée par des ombres. Alors il est défendu de parler sous quelque prétexte que ce soit, et l'on n'entend plus même ni cloche ni sonnette. Un petit coup sec frappé par le supérieur avec un petit coffret en bois appelé claquoir

avertit les séminaristes quand ils doivent se lever, s'asseoir, ou passer dans telle ou telle salle. Au commencement de chaque année scolaire il y a une retraite de neuf jours. Tout le temps que dure cette retraite est consacré à la prière et à la méditation. Le séminariste entend chaque jour deux sermons, fait deux visites au saint-sacrement et assiste à une longue série d'exercices pieux qui se succèdent presque sans interruption depuis le matin jusqu'au soir. Cette retraite a pour objet de rallumer la ferveur des jeunes gens qui reviennent des vacances, de retremper leur foi et de les préparer à l'observation de la règle pour le reste de l'année. Tous les mois il y a également une retraite, mais elle ne dure que deux jours. En général les séminaristes se confessent chaque semaine et communient une fois tous les quinze jours. On leur laisse à cet égard assez de liberté. Mais ils sont obligés d'aller s'entretenir avec leur directeur deux fois par mois, et de lui exposer l'état de leur âme. Cet entretien, qui est en quelque sorte une confession sentimentale, s'appelle direction. Le directeur est chargé de rectifier les idées, de raffermir la vocation de son pupille et de lui rappeler que l'homme doit en tout temps être préparé à mourir saintement. A toute heure du jour on répète aux séminaristes, à ces jeunes gens qui entrent à peine dans la vie, que la mort peut les frapper inopinément, et qu'il faut toujours être prêt à paraître devant le tribunal de Dieu. Les salles d'étude, les dortoirs, le parloir, le réfectoire, les escaliers, sont tapissés d'images ou revêtus d'inscriptions qui commandent aux habitants du séminaire de veiller sans cesse sur eux-mêmes. Le séminariste ne peut lever les yeux sans rencontrer ou les regards d'un saint ou d'un bon ange qui lui montre le ciel, où la belle et douloureuse figure du Christ attaché à sa croix, ou bien encore les traits sinistres d'un réprouvé qui se débat au milieu des flammes de l'enfer. De quelque côté qu'il se tourne, le séminariste est forcé d'apercevoir un passage solennel de l'Écriture tel que celui-ci : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis*; ou une sentence d'un père de l'Église ainsi conçue : *O beata solitudo, o sola beatitudo!*

On voit sur un des murs du séminaire d'Issy un large cadran en carton auprès duquel la mort se tient debout armée de sa faux. Le hideux squelette indique du doigt l'aiguille qui est arrêtée, et il semble prononcer cette effrayante inscription placée presque entre ses lèvres osseuses. « Dieu a compté tes jours, tu n'iras pas plus loin. » Peut-être devrait-on ne pas multiplier autant ces funèbres spectacles, et ménager davantage les jeunes imaginations des séminaristes, qui pour la plupart ne sont que trop disposés à se laisser épouvanter par l'appréhension des terribles mystères de l'éternité.

Outre les pratiques pieuses qui sont exigées pour tout le monde, chaque séminariste fait quelques dévotions en particulier. Chacun a un patron ou une patronne, un ange ou un séraphin qu'il vénère et qu'il invoque à une certaine heure. Benoît a voué un culte profond à la vierge Marie. Tous les jours à midi et demi, au lieu d'aller jouer avec ses camarades pendant la récréation, il se rend à la chapelle, et récite le *Petit Office de la Vierge*. Il tire avec précaution de la poche de sa soutane un gentil petit livre relié en maroquin vert et doré sur tranche; il l'ouvre, se met en prières, et baise à plusieurs reprises une gravure coloriée représentant la mère du Sauveur, tenant

son fils dans ses bras. Souvent il arrive à Benoît de s'oublier des heures entières, prosterné aux pieds de Marie.

Le dimanche est réellement un jour de fête pour le séminariste. Ce jour-là il ne s'occupe pas de ses études profanes : il va à la paroisse, assiste à la grand'messe, au prône, à tierce, à sexte, à none, aux vêpres, à complies, au salut, à tous les offices, en un mot. Quelle douce joie il éprouve quand le sort ou le choix de son supérieur le désigne pour faire quelque cérémonie, pour porter la croix, le flambeau ou l'encensoir ! Alors, soit qu'il endosse la tunique brochée d'or, ou la chape à grands ramage, ou l'aube bordée de dentelles, il regarde d'un air de triomphe ses camarades moins favorisés, et qui, vêtus plus simplement, s'acheminent deux à deux vers leurs stalles. Regardez Benoît faire son entrée au chœur : les deux ailes de son surplis blanc comme la neige s'agitent en frémissant derrière son dos ; il porte pieusement et avec grâce son bonnet carré serré contre sa poitrine ; sa tête est légèrement inclinée vers l'épaule gauche ; ses cheveux blonds, partagés par une raie blanche et correcte, encadrent son visage pâle et retombent en anneaux longs et flottants sur son cou. Il s'avance jusque devant l'autel, s'incline profondément, et va s'asseoir à sa place. Examinez-le durant la célébration du service divin. Il commence par réciter promptement et à voix basse l'office du jour ; puis, dès qu'il a fini, il prend le petit livre vert que vous connaissez déjà, et qui ne le quitte jamais, et se met à réciter avec ardeur les litanies de la Vierge. Cette prière l'exalte, le transporte, l'enivre ; ses joues se colorent, son œil étincelle, son cœur bat violemment. Il respire à peine, quand il s'écrie doucement et d'une voix entrecoupée : « Sainte Vierge des vierges, priez pour moi ! Mère aimable, Vierge fidèle, Cause de notre joie, Vaisseau spirituel, Rose mystique, Tour d'ivoire, Étoile du matin, priez pour moi, priez pour moi ! » Bientôt son âme se détache de la terre, ses lèvres deviennent immobiles, ses paupières se ferment. Des voix suaves, des sons mélodieux résonnent à son oreille ; il entrevoit, sur un char de nuages, la vierge Marie, couronnée d'étoiles, qui lui sourit et le regarde d'un œil bienveillant. Benoît passe à considérer cette ineffable vision, les plus beaux moments de sa vie. Alors il lui semblerait doux de mourir et de souffrir le martyr pour aller rejoindre dans le ciel la reine des anges ; alors il envie le sort de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas Kostka, qui, jeunes comme lui, ont eu le bonheur de quitter cette terre d'exil et d'être appelés au céleste séjour.

Les pieuses visions de Benoît sont quelquefois troublées par des apparitions profanes, par des reminiscences frivoles. Quelquefois, au milieu de ses mystiques contemplations, il pense à ses jeunes années, il se souvient des jeux de son enfance ; il se rappelle avec délices les petits camarades et les petites filles qui, le dimanche, s'en allaient avec lui dans les prés poursuivre les papillons. Alors son imagination s'enhardit et s'égare peut-être pendant quelque temps dans des rêveries un peu mondaines, mais dont le pieux enfant ne manquera pas de s'accuser à sa prochaine confession.

A dix-huit ans, Benoît termine sa rhétorique, remporte selon sa coutume plusieurs prix, et reçoit, comme dernière récompense, la tonsure. Cette couronne cléricale lui paraît plus précieuse que les diadèmes des plus grands rois de la terre. Il quitte la maison où s'est écoulée son adolescence, où il a fait ses études classiques, et va dans

un grand séminaire suivre des cours de philosophie et de théologie. L'ardeur de Benoît pour la science ne se dément pas. Il dévore les livres de métaphysique qu'on lui met entre les mains; il sait bientôt, et aussi bien que ses professeurs, les éléments des sciences naturelles, et il aborde le vaste et périlleux labyrinthe des discussions théologiques. Tant de zèle, tant d'assiduité, tant d'efforts, valent à Benoît l'insigne faveur d'être minoré. C'est l'évêque qui lui confère les quatre ordres mineurs le même jour. Plusieurs pères de l'Église ont longuement débattu la question de savoir si les ordres d'acolyte, d'exorciste, de lecteur et de portier sont ou ne sont pas des sacrements. La plupart des théologiens ont conclu pour l'affirmative, et tous conviennent qu'un clerc ne peut recevoir deux fois le même ordre.

Autrefois les acolytes avaient mission d'accompagner et de servir l'évêque. Ils étaient ses pages et ses messagers; ils portaient le pain béni, et quelquefois même l'eucharistie. Aujourd'hui leurs fonctions ont changé : ils allument les cierges, portent les chandeliers et préparent l'eau et le vin pour le sacrifice. Dans la plupart des paroisses, ce sont des enfants de chœur payés qui tiennent lieu d'acolytes. La charge d'exorciste n'est plus maintenant qu'une sinécure. Il n'en était pas de même dans les premiers temps de l'Église. Les possessions étaient fréquentes alors; mais de nos jours il se présente peu d'occasions de chasser les démons. Les lecteurs étaient chargés de lire les saintes Écritures durant les offices du jour et de la nuit. Au temps des persécutions c'étaient eux qui, au péril de leur vie, gardaient et tenaient cachés les livres sacrés. Les lecteurs ont peu de chose à faire aujourd'hui. Les portiers, ainsi que l'indique leur nom, ouvraient et fermaient les portes de l'église. C'étaient eux qui sonnaient les cloches, qui faisaient la police, et enjoignaient aux infidèles de sortir pendant la célébration de la messe. A présent, ce sont des mercenaires appelés bedeaux et suisses qui s'acquittent de ces humbles fonctions que des hommes pieux et éclairés ne dédaignaient pas de remplir eux-mêmes, aux beaux jours du christianisme.

Les quatre ordres mineurs n'engagent pas pour la vie ceux qui les reçoivent. Après avoir été minoré, on peut encore revenir sur ses pas, embrasser une profession civile, se marier et devenir père de famille. Quant à notre séminariste, ce quadruple degré qu'il franchit en un jour, l'enflamme de plus belle pour l'état ecclésiastique. Il est vrai qu'il n'en connaît point d'autre. Il s'enfonce plus que jamais dans la métaphysique religieuse, étudie les Pères, analyse et commente les théologiens de tous les âges, et s'exerce à composer de pieuses dissertations sur les différentes hérésies qui ont désolé l'Église catholique; il élabore de doctes sermons contre les incrédules et les philosophes; il fulmine de terribles anathèmes contre la corruption du siècle et les mauvaises mœurs. Il écrit des pages pleines de chaleur, pleines de figures délicates et de subtiles arguments pour prouver qu'Arius et Manès ont été justement condamnés par les conciles. Dans sa naïve imagination de clerc minoré, Benoît se figure que l'opinion publique s'occupe encore de ces vieilles querelles qui ont embrasé le monde, mais qui sont presque entièrement éteintes depuis des siècles.

Après trois années d'études et de préparations, Benoît, âgé de vingt et un ans, est admis au sous-diaconat, le premier des ordres majeurs. L'évêque lui commande de

se prosterner la face contre terre ; puis, ayant appelé sur le jeune ordinand l'intercession des saints et des anges, il lui fait toucher la patène et le calice, le revêt de la dalmatique, et lui met dans la main le livre des Épîtres. C'en est fait, désormais Benoît ne s'appartient plus : il est mort au monde. Il a fait vœu de célibat, il est enchaîné pour toujours. Il a renoncé sans hésiter aux joies terrestres ; il a promis avec confiance de porter jusqu'à la mort une croix dont il ne connaît peut-être pas tout le poids. Plus il approche du sacerdoce, plus son ardeur religieuse augmente ; il lui tarde de s'engager plus avant dans la carrière des sacrifices ; il redouble de ferveur et de zèle à l'étude, et se hâte de se préparer au diaconat. Il subit avec empressement toutes les épreuves auxquelles sont soumis les sous-diacres, et il voit arriver avec joie le jour où il doit s'attacher à l'église par de nouveaux liens.

Après trois mois d'attente, Benoît est ordonné diacre, et l'évêque lui remet l'étole et le livre des Évangiles. Le diaconat est le second des ordres majeurs : c'est le degré qui conduit immédiatement au sacerdoce. Dans les premiers temps, et surtout au quatrième siècle, les diaques étaient fort puissants, et un grand nombre d'entre eux préféraient rester toujours diaques que de devenir prêtres : c'étaient eux qui administraient les biens des églises. A l'époque où l'on conférait le baptême par immersion, il y avait de pieuses femmes appelées diaconesses qui étaient chargées d'instruire et de baptiser les néophytes de leur sexe. Elles avaient soin des pauvres et des malades, et surveillaient les églises du côté où étaient placées les femmes. Les diaconesses devaient être veuves ou vierges. Elles recevaient l'imposition des mains, et étaient consacrées avec des cérémonies assez semblables à celles qui accompagnent l'ordination des diaques. Depuis le douzième siècle on ne trouve plus de diaconesses dans les églises d'Occident. Aujourd'hui il est d'usage que ce soient les prêtres qui administrent le baptême, le diacre n'a le pouvoir de baptiser qu'après en avoir reçu la permission spéciale de l'évêque de son diocèse.

A peine ordonné diacre, Benoît écrit au pape pour obtenir une dispense d'âge, et pour devenir prêtre avant vingt-cinq ans. La dispense est accordée en termes flatteurs pour le jeune diacre ; et, quelques semaines après, Benoît reçoit la prêtrise.

Ainsi finit le séminariste. Il embrasse l'état ecclésiastique, sans connaître ni les peines, ni les affaires, ni les plaisirs du monde. Mais il a reçu du ciel un merveilleux don, qui vaut bien la science : ce don, c'est la foi. Benoît a mis en Dieu une confiance sans bornes. Dès ses premiers pas dans la vie, s'il lui arrive d'être surpris par quelque péril inattendu, il se prosternera devant l'autel, et demandera au Seigneur conseil et protection. Espérons que Dieu n'abandonnera pas son serviteur, et qu'il le soutiendra dans ses pénibles fonctions. Cependant si jamais Benoît venait à faillir aux rigoureux devoirs de son ministère, alors, au lieu de lui jeter la pierre, allez à son secours, prodiguez-lui vos soins et vos consolations. Souvenez-vous que les prêtres ne sont que des hommes comme nous. Souvenez-vous que leur nature est fragile comme la nôtre, et que c'est Dieu qui l'a ordonné ainsi. Si Dieu eût voulu que les prêtres fussent au-dessus de l'humanité, n'eût-il pas envoyé ses anges pour desservir ses temples sur la terre ?

**J. J. PRÉVOST.**

